Pascal Bouteldja

Un patient nommé Wagner

Préface de
Christian Merlin

Avant-propos de
Henri Perrier

2014

SYMÉTRIE ISBN 978-2-914373-93-7

Symétrie
30 rue Jean-Baptiste Say
69001 Lyon, France
contact@symetrie.com
www.symetrie.com

ISBN 978-2-914373-93-7
dépôt légal : mars 2014
© Symétrie, 2014

Crédits
illustration de couverture : Henri Jules Charles de Groux dit Degroux (1867-1930), *Portrait de Richard Wagner (1813-1883), compositeur*, pastel, H. 0,895 m ; L. 0,630 m, Paris : musée d'Orsay
© R.M.N.-Grand Palais (musée d'Orsay) – Hervé Lewandowski
conception et réalisation : Symétrie
impression et façonnage : Standartų spaustuvė, Vilnius, Lituanie
www.standart.lt, info@standart.lt

Le choléra au XIXe siècle

L'épidémie de choléra de 1832 fut pendant longtemps gravée dans les mémoires à cause des ravages qu'elle occasionna. C'était la première fois que cette maladie – perçue comme un fléau – faisait son apparition en Europe, plongeant les médecins de l'époque dans le plus grand désarroi. Le choléra partage avec la peste le sombre privilège d'avoir fondé dans nos mentalités le couple épidémique exemplaire. Pourtant, à l'inverse de sa consœur, il engendra d'une part un nombre de victimes beaucoup moins effrayant et, d'autre part, n'apparut que récemment sous nos latitudes. La maladie a probablement existé durant des siècles en Asie de manière endémique. Ce n'est qu'au commencement du XIXe siècle qu'elle deviendra épidémique. En effet, jusqu'à la fin du XVIIe siècle, il n'y avait pratiquement pas de communications entre l'Asie et le reste du monde. Mais au XIXe siècle, celles-ci se sont développées sans qu'il existe de défense sanitaire internationale, d'où l'explosion de grandes épidémies qui allaient dévaster l'Europe et l'Amérique.

> dans cet endroit et j'apprenais soudain que le choléra y régnait à l'état endémique ; je venais d'être abandonné par mon ami dans un pays totalement étranger et il me sembla qu'un démon pervers m'avait attiré dans ce piège afin de m'anéantir sans laisser de traces. Je n'en laissai rien paraître à l'hôtel, mais quand on me conduisit dans ma chambre à coucher, dans une aile très écartée, et qu'on me laissa soudain seul dans ce désert, je m'enfouis tout habillé dans mon lit et je retrouvai les affres de mon enfance, toute peuplée de fantômes. Le spectre du choléra se dressait devant moi, je le voyais, je pouvais le toucher de mes mains ; il venait près de moi, dans mon lit, il m'entourait de ses bras, mes membres glacés se paralysaient, je sentais en moi la mort qui m'étreignait jusqu'au cœur. Je n'ai jamais su si j'avais rêvé ou non[1].

Dès le lendemain, surpris et heureux de n'avoir pas trépassé, il prit la route de Vienne, où il séjourna six semaines.

En novembre, à son retour, il fit jouer sa symphonie par le conservatoire de Prague. Le 15 décembre à la société de musique Euterpe de Leipzig et le 10 janvier 1833 au Gewandhaus, deux autres auditions eurent lieu. Dans le même temps, il esquissa le livret d'un opéra, *Les Noces*. Il composa en décembre 1832 la première scène ; les autres ébauches furent rapidement détruites en raison des critiques de sa sœur Rosalie. En janvier 1833, il était engagé par le théâtre de Wurtzbourg, auprès de son frère Albert, membre de la troupe.

Premières maladies et problèmes cutanés

Dans la cité franconienne, il commença assez heureusement sa carrière en tant que chef des chœurs. Il y résida pendant un an, étudiant avec attention les opéras prisés par le public, c'est-à-dire les œuvres de Meyerbeer, Rossini, Auber ou Halévy. Au début de l'année 1834, à peine âgé de plus de vingt ans, il avait achevé son premier opéra, *Les Fées*, d'après la pièce de Carlo Gozzi, *La Donna serpente*. Le 12 février, il écrivait à son frère Albert souffrir « d'un fameux catarrhe de poitrine suivi d'une poussée d'érysipèle[2] ». Wagner fut sujet toute sa

1. WAGNER, *Ma vie*, p. 54-55. Wagner fut en contact par deux fois avec le choléra, sans jamais le contracter, en 1832 et en 1849. Tchaïkovski n'eut pas cette chance, puisque cette maladie – selon la version officielle – lui sera fatale en 1893 après avoir bu de l'eau non bouillie de la Néva.
2. *Richard Wagner Sämtliche Briefe*, vol. I : *Briefe bis März 1842*, édité par Gertrud STROBEL & Werner WOLF, Leipzig : Deutscher Verlag für Musik, 1979, p. 145.

les nerfs malades et je ne tiendrai sans doute plus le coup très longtemps[72]. » Et à August Röckel :

> Ma santé n'est pas des meilleures, et, tandis que mon corps montre une suffisante fermeté, mon système nerveux est dans un état inquiétant d'affaiblissement progressif – conséquence nécessaire de la sincérité sans réserve de ma sensibilité violente et passionnée, qui fait de moi un être artiste dans la mesure où je le suis. C'est plus particulièrement ma vie toute d'imagination, sans réalisation suffisante, qui affaiblit mes nerfs cérébraux au point de ne pouvoir plus travailler qu'à de longs intervalles et en m'interrompant souvent, sous peine de m'exposer à une longue et douloureuse souffrance[73].

Il poursuit : « Quand je subis l'état de souffrance, qui est présentement mon état normal, je ne peux faire autrement que de croire mon système nerveux complètement ruiné[74]. » Avec son ami, Franz Liszt, il s'épanche sans restriction : « Mes nuits sont le plus souvent sans sommeil ; épuisé et misérable, je sors du lit avec la perspective d'une journée qui ne m'apportera pas une seule joie[75]. »

La frénésie hydrothérapique

C'est alors que Wagner fut converti aux bienfaits de l'hydrothérapie sous l'influence de son jeune ami Theodor Uhlig. Ce dernier, musicien très doué, n'occupait qu'une modeste place de violoniste dans l'orchestre de l'opéra de Dresde ; leur amitié datait de 1848. Quand Uhlig rendit visite au compositeur, pendant l'été 1850, il lui apporta l'ouvrage publié en 1839 d'un certain Johann Heinrich Rausse, qui avait été l'élève de Vincenz Priessnitz[76], l'un des fondateurs de l'hydrothérapie en Allemagne : *Wasser tut's freilich* (*Les Bienfaits de l'eau*). Comme tous les néophytes, Wagner, qui était l'homme des enthousiasmes tranchés, se constitua champion de cette méthode nouvelle « qui faisait sortir par la peau tous les poisons contenus dans le corps[77] ». On comprend facilement pourquoi un être à l'imagination aussi exubérante s'est laissé facilement convaincre des vertus bénéfiques de l'eau[78] ; d'autant qu'à son époque, la médecine ne disposait que de moyens extrêmement limités en matière d'efficacité thérapeutique. Wagner lut immédiatement les traités de Rausse. De même, lut-il probablement par la suite *Die Grundlehren der Natur oder Wasserheilkunde oder der Geist der Gräfenberger Wasserkur* (*Les Leçons fondamentales de la*

72. Lettre du 21 mars 1852. Publié dans *Richard Wagner Sämtliche Briefe*, vol. IV : *Briefe der Jahre 1851-1852*, éditées par Gertrud Strobel & Werner Wolf, Leipzig : Deutscher Verlag für Musik, 1979, p. 324.
73. Lettre du 12 septembre 1851. Publié dans *Lettres de Richard Wagner à Auguste Rœckel*, traduit par Maurice Kufferath, Bruxelles – Leipzig – London – New York : Breitkopf und Härtel, 1894, p. 22-23.
74. Lettre du 26 janvier 1854. Publié dans *Lettres de Richard Wagner à Auguste Rœckel*, p. 62.
75. Lettre du 30 mars 1853. Publié dans *Correspondance de Richard Wagner et de Franz Liszt*, p. 202.
76. Voir l'annexe 1 « Abrégé d'histoire de l'hydrothérapie », p. 263 de ce livre.
77. Wagner, *Ma vie*, p. 301.
78. De tout temps, on célébra en l'eau une source d'énergie, physique et métaphysique. On pourrait broder indéfiniment sur la valeur symbolique de l'eau fermement fixée dans l'inconscient de l'homme, qu'il s'agisse de fontaines de jouvence et d'immortalité, de puits, de fleuves et de sources sacrées, de rites d'ablution ou de baptême. De même, depuis toujours, les cultes et les mythes liés aux eaux inspirèrent les artistes.

Les fatigues de la vie

« Richard ne se sent pas bien[1] »

La dernière partie de la vie de Wagner voit se multiplier les souffrances, qu'elles soient liées à des maladies passagères plus ou moins contraignantes ou à une pathologie réellement handicapante et susceptible de devenir mortelle. Cette dernière phase de l'histoire médicale du compositeur peut être étudiée à partir d'une grille de lecture thématique. Celle-ci s'organise autour de quatre catégories de maux chroniques dont nous reprendrons pour chacun d'eux l'ordre chronologique.

Le *Journal* que Cosima rédigea de 1869 à la mort de son époux ne cesse de mentionner les souffrances physiques et les incommodités du compositeur, qui soulignent la diminution de la résistance du patient. Telle une litanie, les mêmes phrases se succèdent : « R. [Richard] n'est pas bien – R. est fatigué – R. est souffrant – ou encore R. est indisposé ». Les causes étaient multiples et anciennes (insomnies, troubles digestifs, maladie cardiaque). En outre, Wagner eut à affronter au cours de ces quinze années d'autres problèmes de santé. Sans être très graves, ils le gênèrent considérablement : de fréquentes crises de goutte et des rhumatismes (l'arthrose est banale à cet âge !)[2]. Le 24 avril 1869, Wagner se fit de nouveau mordre par un chien[3]. Le médecin déclara que la blessure était sans gravité. La morsure cicatrisa spontanément mais difficilement. Puis, en mai 1878, ce fut un « furoncle hémorragique[4] » à la jambe, commenté avec humour par Franz Liszt dans une lettre à sa fille : « J'espère que l'abcès de Parsifal se montrera de bonne compréhension et le fera moins souffrir que la plupart des représentations de ses ouvrages[5]. »

Au fil du temps, l'état de santé du compositeur se dégrada, surtout à partir de 1881, année au cours de laquelle on voit s'additionner les maux les plus divers. L'âge fit de Wagner un vieil homme malade soumis à des maux perpétuels et multiples. Avec l'aggravation de son

1. Wagner, *Journal*, vol. III, p. 348.
2. Voir même référence, vol. II, p. 219-220, 423 et 566-567. Voir aussi même référence, vol. III, p. 132, 331, 394, 656. Même référence, vol. IV, p. 56 et 75. La goutte est un mal ayant la réputation de frapper en priorité les gourmands, cette pathologie affecte les articulations et se traduit par une douleur avec rougeur et gonflement (on ignorait à l'époque le rôle joué par l'acide urique).
3. Même référence, vol. I, p. 102-103.
4. Même référence, vol. III, p. 97-100.
5. Lettre du 7 mai 1878. Publié dans Franz Liszt, *Lettres à Cosima et Daniela*, présentées et annotées par Klára Hamburger, collection Musique-Musicologie, Sprimont : Mardaga, 1996, p. 156.

Examen nécropsique

L'ouverture du corps pour les besoins de l'embaumement permit au docteur Keppler de réaliser le rapport suivant[9] :

> Richard Wagner souffrait d'une cardiectasie [dilatation du cœur] fort avancée, spécialement d'une dilatation du ventricule droit avec dégénérescence consécutive graisseuse du muscle cardiaque. D'autre part, il était atteint d'une dilatation assez importante de l'estomac et d'une hernie inguinale interne du côté droit. Cette dernière était particulièrement difficile à contenir, et avait été en outre longtemps mal soignée par un bandage herniaire des moins adéquats ; aussi le premier conseil que je lui donnai fut-il la prescription d'un bandage adapté. Les souffrances auxquelles Richard Wagner fut soumis dans les derniers mois de sa vie consistaient d'abord en troubles provenant de l'estomac et de l'intestin, et avant tout, en un météorisme [ballonnement] intense ; mais il souffrit également, d'abord de façon secondaire, de troubles douloureux de la fonction cardiaque. Ceux-ci provenaient non seulement du rétrécissement mécanique direct de la cavité thoracique causé par l'important développement gazeux dans l'estomac et l'intestin, mais aussi par des réflexes des nerfs stomacaux sur les nerfs cardiaques. Ces troubles finirent par provoquer la catastrophe par la rupture du ventricule droit. Il va sans dire que les innombrables excitations psychologiques auxquelles Wagner était exposé quotidiennement par ses positions très affirmées sur une foule de questions brûlantes dans les domaines de l'art, de la science et de la politique, et par sa situation sociale étonnante, ont beaucoup contribué à accélérer l'issue fatale. La crise qui mit fin si brusquement à la vie du maître doit avoir eu une telle cause, cependant, je ne peux m'engager dans ce genre de suppositions. Comme traitement médical, j'avais conseillé à Wagner des massages de l'abdomen et l'application d'un bandage herniaire approprié ; j'évitai autant que possible un traitement pharmaceutique, car Wagner avait la mauvaise habitude de prendre souvent en grande quantité et n'importe comment des médicaments nombreux et forts que lui avaient ordonnés divers médecins qu'il avait consultés auparavant[10].

« Qui a tué Richard Wagner ? »

La famille ne communiquant pas d'informations concernant la nature du décès et la façon dont il était survenu, toutes sortes de notices nécrologiques et de fausses versions ne tardèrent pas à prospérer à Venise. Joachim Köhler mentionne même que Cosima aurait dit à Betty Bürkel qu'« aucun souvenir personnel ne [devait] tomber dans d'autres mains[11] ». La version la plus répandue était celle-ci :

> La pièce dans laquelle Wagner rendit l'âme était la salle à manger. Tandis que le gondolier Luigi apportait la soupe, le Maître se leva subitement de son siège en s'écriant : « Je me sens très mal ! »

9. Le texte a été publié par la journaliste Henry Perl dans sa brochure *Richard Wagner in Venedig*. Le titre exact est : *Richard Wagner in Venedig : Mosaikbilder aus seinen letzen Lebenstagen. Mit einem Vorworte und unter Benutzung der Beobachtungen des Herrn Dr. Friedrich Keppler* [*Richard Wagner à Venise. Pièces de mosaïque empruntées aux derniers jours de sa vie. Avec une préface s'appuyant sur les observations du docteur Friedrich Keppler*]. La valeur de cet ouvrage est due à sa date de publication, deux mois après la mort de Wagner. L'auteur y décrit la vie de famille dans le palais Vendramin et fournit de nombreux détails sur le médecin de Wagner à Venise (voir la troisième partie « Le patient », p. 227 de ce livre).
10. Gregor-Dellin, *Richard Wagner*, p. 860-861.
11. Köhler, *Richard Wagner. The Last of the Titans*, p. 636. Il nous semble que cette affirmation est à prendre avec beaucoup de précautions, l'auteur ne mentionnant aucune source précise.

Aspects physiques

L'homme se caractérisait par sa pâleur et sa maigreur. De nombreux contemporains évoquent son corps « fin et mobile[11] », « grêle quoique très robuste[12] » ou encore « ses jambes minces comme des flûtes[13] ». Ce corps chétif aux épaules tombantes, aux membres menus et aux jambes « trop courtes[14] », était surmonté d'une tête un peu trop grosse. Cette disproportion – que les caricaturistes ont bien saisie – le faisait paraître pour plus petit qu'il ne l'était en réalité. Le portrait photographique – peu flatteur – réalisé par l'atelier « Chémar frères » à Bruxelles en 1860 montre bien le caractère flagrant de cette disproportion : une tête énorme avec un large front contrastant avec la petitesse de son corps, dans des vêtements un peu trop grands. Mary Burrell n'hésite pas à écrire : « J'ai souvent pensé, en regardant Richard Wagner, qu'il l'avait échappé belle de ne pas être difforme[15]. » Et Ernest Newman de commenter : « Il n'était pas du tout difforme, pourtant son immense tête était posée sur ses épaules avec un angle particulier de voûte[16]. » Ce que définit un praticien américain, le docteur George M. Gould par « *Tilted head* » (torticolis ou tête inclinée), expliquant que cette position vicieuse du chef serait la conséquence d'un trouble oculaire[17].

« Avec les yeux qui clignent[18] »

Il en veut pour preuve clinique le témoignage du docteur Anderson Critchett (1845-1925), ophtalmologue anglais réputé[19]. Le compositeur consulta ce spécialiste lors de son séjour dans la capitale britannique du 1er mai au 4 juin 1877[20]. Voici ce qu'écrit le médecin :

> Le grand compositeur se plaignit à mon père[21] de souffrir de violentes céphalées frontales, d'insomnie, d'incapacité de travailler autrement que par courtes périodes, sous peine de voir réapparaître ses souffrances. À la demande de mon père, j'examinai les yeux de Wagner et trouvai que, dans chacun d'eux, il y avait une dioptrie d'astigmatisme[22] myopique. Il fut à la fois heureux et surpris de voir de la musique à travers les verres sphérocylindriques qui corrigeaient

11. Wille, *Quinze Lettres de Richard Wagner*, p. 52.
12. Catulle Mendès, *Richard Wagner*, Paris : Charpentier, 1886, p. 7-8.
13. Cabanès, *Grands Névropathes*, p. 370.
14. Friedrich Pecht, « Aus Richard Wagners Pariser Zeit », manuscrit. Cité dans Barth & Mack & Voss, *Wagner. Une étude documentaire*, p. 160.
15. Burrell, *Richard Wagner*, p. XV.
16. Newman, *The Life of Richard Wagner*, vol. I, p. 38.
17. Voir « Literary Notes », *British medical journal*, vol. IX (1909), p. 1195.
18. « *Mit den Augen zwicken* » (*Siegfried*, acte I, scène 1).
19. Ce praticien fut le chirurgien-ophtalmologue des rois Édouard VII (1901 à 1910) et George V (1912 à 1920).
20. À l'époque, pour payer les dettes du premier festival, Wagner accepta la proposition du violoniste Wilhelmj, vivant alors à Londres, de diriger une série de huit concerts dans la capitale britannique. Le couple Wagner s'installa au 12 Orm Square chez l'écrivain Edward Dannreuther.
21. Il s'agit de George Critchett (1817-1882), également chirurgien-ophtalmologue et pionnier de l'ophtalmologie britannique moderne. Selon Glasenapp, qui recueillit le témoignage de Dannreuther, Wagner fut examiné concomitamment par les deux médecins. Voir Glasenapp, *Das Leben Richard Wagners*, vol. VI, p. 102.
22. Vice de réfraction tel que l'œil donne une image différente selon ses différents axes.

« Qu'il ressemble à la femme[50] ! »

Toujours soigné de sa personne, Richard Wagner cultivait cette sorte de distinction élégante qu'affectionnaient les artistes de son temps. À l'époque de Dresde, la fille de Ferdinand Heine, qui n'avait alors que dix ans, fut frappée par l'importance qu'il attachait « à l'élégance et à la propreté de ses habits » et ceci, « quelle que fût la faiblesse de ses ressources[51] ». Car même s'il n'a pas toujours eu les moyens financiers de satisfaire ses goûts, toute sa vie, Wagner attacha une grande importance non seulement à son confort – un cadre sympathique, une ambiance de luxe et de confort raffinés, des étoffes… – mais surtout à ses parures vestimentaires : tenues colorées, robes de chambre en soie aux tons chatoyants ; excentricité vestimentaire et goûts hédonistes qui lui valurent bien des sarcasmes de la part de ses contemporains, en partie sur une prétendue féminité ou un instinct de travestissement.

Illustration 25. Friedrich Grätz, *Frou-frou Wagner*, caricature parue dans le journal *Der Floh* (*La Puce*), Vienne, 24 juin 1877. Cette caricature fait écho à la publication des *Putzmachin Briefe* dans la *Neue Freie Presse* les 16 et 17 juin 1877. On y voit l'artiste habillé de manière ridicule en habits féminins, mesurant des mètres de tissu.

John Grand-Carteret, *Richard Wagner en caricatures. 130 reproductions de caricatures françaises, allemandes, anglaises, italiennes. Portraits, autographes (lettres et musique)*, Paris : Larousse 1891 © collection Symétrie

50. « *Wie gleicht er dem Weibe!* » (*La Walkyrie*, acte I, scène 2).

51. Mme Heine. Cité dans Barth, *Une étude documentaire*, p. 165.

Richard Wagner et la médecine

Comme il le faisait pour bon nombre de sujets sur lesquels il n'avait pas de compétence particulière, Wagner avait des idées bien arrêtées sur les questions médicales. Nous n'aborderons pas dans le détail les aspects de sa pensée face au végétarisme, à la vivisection et à la critique de la science, dans les dernières années de sa vie. L'article des docteurs Joachim Thiery, chercheur à l'Institut für Klinische Chemie de l'université de Munich, et Ulrich Tröhler[1], professeur d'histoire de la médecine à l'université de Fribourg, « Le progrès en question, la pitié comme solution : Richard Wagner antivivisectionniste, ses motifs et les réactions de ses contemporains » fait autorité. Les personnes passionnées par ces questions peuvent s'y référer ; nous nous en sommes largement inspiré dans les paragraphes qui suivent. On consultera également avec profit l'étude de Danielle Buschinger[2], consacrée aux « Animaux de Richard Wagner », dont la troisième partie traite de ces aspects en relation avec l'amour des animaux. Nous nous bornerons ici à souligner quelques points qui nous semblent significatifs, c'est-à-dire les spécificités de Richard comme « patient » et ses idées sur le végétarisme et la médecine.

Richard Wagner, patient…

Wagner, en tant que malade, avait besoin qu'on s'intéressât plus à sa personne qu'à ses symptômes. Nous en voulons pour preuve les prolixes descriptions de ses problèmes de santé dans les lettres qu'il écrivait à ses proches lorsqu'il se sentait malade ou « mal dans sa peau ». Aussi rechercha-t-il toujours des médecins prêts à écouter ses plaintes diverses et multiples et à s'occuper de lui avec sollicitude. C'est à eux qu'il dut les meilleurs bénéfices thérapeutiques. Ceci explique qu'il eut souvent recours à des médecins empiriques – voire à des charlatans – et autres thérapeutes en marge de la communauté scientifique. Le 11 octobre 1852, il écrivait à son ami Uhlig :

> Pour le moment, Herwegh est mon médecin. Ses connaissances physiques et physiologiques sont étendues et sous tous les rapports il m'est plus sympathique que n'importe quel docteur.

1. Joachim Thiery & Ulrich Tröhler, « Le progrès en question, la pitié comme solution », *Parsifal*, sous la direction de Wolfgang Wagner, traduit de l'allemand par P. Hofer-Bury, collection Programmhefte der Bayreuther Festspiele, Bayreuth : Verlag der Festspielleitung, 1987, p. 102-152.
2. Danielle Buschinger, « Les animaux de Richard Wagner », *Les Animaux dans le monde germanique : 1760-2000*, sous la direction de Marc Cluet, collection Études germaniques, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2006, p. 111-127.